

mentée par les actes de forfanterie commis par elle depuis plusieurs jours ; et, du reste, Tom protestait énergiquement, par gestes. Les minutes s'écoulaient, les vociférations devenaient plus ardentes et le médecin dut, à l'aide d'un foulard attaché au sommet de la tête, bander l'atroce blessure reçue par le boxeur.

Ce pansement était à peine opéré que Tom Powell se remettait en posture, plus ardent, et plus acharné et, par conséquent, plus dangereux que jamais, car il n'avait rien perdu de sa force physique et de son énergie. S'il eût renoncé à la lutte après ce premier choc qui lui laissait l'usage de ses quatre membres, il eût été bafoué, conspué, par tout ce qui portait un nom anglais, et il n'eût pas osé rentrer à Londres, où il est de tradition qu'un boxeur doit rester sur la brèche tant qu'il lui reste un œil pour y voir et un bras pour frapper, eût-il perdu toute face humaine sous les coups. On en a vu qui, le figure entière tuméfiée, se faisaient ouvrir les chairs à coups de bistouri pour donner passage au sang accumulé, et recommencer le combat.

Dick eut besoin de se souvenir du honteux marché dont sa vie avait été l'objet, et surtout du pauvre nègre assommé sans pitié par son adversaire, uniquement dans le but de se faire la main, pour se décider à se mesurer de nouveau avec Powell dans des conditions que sa loyauté trouvait par trop inférieures.

Mais il ne tarda pas à être détrompé et à comprendre que sa générosité pourrait fort bien tourner contre lui, s'il s'avisait de ménager son ennemi. Tom Powell, exalté jusqu'à la sauvagerie, ne visait plus qu'à assommer d'un seul coup son adversaire, et son atroce blessure semblait avoir eu pour résultat d'augmenter encore son habileté. A un moment donné, le brave Canadien, qui ne se défendait qu'avec une certaine pitié, ayant négligé plusieurs fois l'occasion d'en finir réellement en faisant une parade ; mais Tom n'imitant pas la délicatesse dont il lui avait donné l'exemple, en profita pour riposter par un coup double à la tempe, qui eut défoncé le crâne du brave Dick, si le coup n'eût été une riposte sur coup paré, ce qui lui avait fait perdre les trois quarts de sa force.

Le Canadien fut touché, mais si légèrement, que le public ne s'en aperçut même pas ; mais Dick comprit que pour l'honneur du drapeau qu'il représentait, pour ses amis, pour lui-même, il fallait en finir, sous peine de voir la pitié qui, malgré lui, énervait ses parades et adoucissait ses coups, lui jouer un mauvais tour. Appelant à lui la mémoire des victimes du boxeur et la parole donnée à Olivier de mettre cette bête fauve hors d'état de nuire à qui que ce fût pour l'avenir, il se prépara, lui aussi, à lui administrer un coup qu'on eut pu appeler le coup du Canadien ; il prit son temps, et après une énergique parade faite à poings fermés, assez fortement pour faire dévier les poignets de son adversaire, ses deux poings portèrent à la fois, droits comme une flèche, et Tom Powell tomba en hurlant une seconde fois sur le sol, la tête inondée de sang ; on s'empressa de le relever... il avait les deux yeux broyés dans la cavité orbitaire.

Tom Powell était aveugle pour le restant de ses jours.

Ses parrains s'avouèrent vaincus pour lui, et le juge du camp fut obligé de proclamer Dick Lefaucheur, champion de la France, vainqueur de Tom Powell, champion d'Angleterre et d'Australie.

Un long cri de rage accueillit cette déclaration du côté des Anglais.

Rien ne pourrait dépeindre l'enthousiasme qui régnait au camp français, et Dick, bien qu'il s'en défendit, fut porté en triomphe jusqu'au restaurant Collet, où un banquet fut organisé séance tenante pour le soir.

Malgré les criailleries du *mob*, la plupart des Anglais eurent le bon goût de se taire, le feu d'artifice fut réservé pour une autre occasion, et le dîner, qui devait avoir lieu chez le lord-maire, dut être renvoyé aux calendes, la plupart des invités, l'amiral Sydney et le gouverneur Seymour en tête s'étant fait excuser, et le soir, dans les rues mornes et tristes de Melbourne, les lampions de l'illumination préparée attendirent jusqu'au jour l'ordre de les allumer.

Seul le restaurant Collet, éclairé *a giorno*, égaya l'obscurité de la nuit, et ce soir-là, ce furent des Français, des Américains et des Irlandais, car on avait invité les plus marquants de ces deux nations, qui fêtèrent en même temps que la victoire de Dick, le premier jour de l'indépendance australienne.

Les consuls des différentes puissances, qui avaient été invités au banquet, y assistèrent, et l'on remarqua beaucoup l'empressement tout particulier avec lequel le consul général de Russie complimenta le champion français sur sa victoire signalée.

Bien que ses fonctions officielles dussent l'obliger à une certaine réserve, à la fin du banquet, alors que toutes les têtes échauffées ne rêvaient que fraternité universelle, abolition de toutes les barrières politiques et économiques, extinction de toutes les rivalités et établissement de la république des Etats-Unis d'Europe, ce diplomate se leva, une coupe de champagne à la main, et porta le toast suivant :

— Je bois, dit-il, à cette grande et généreuse nation française qui n'a jamais cessé de marcher à l'avant-garde de la civilisation dans le monde. Je bois au brave Dick Lefaucheur qui a lavé dans le sang de l'insulteur l'injure faite au drapeau de son pays.

Tous les verres et toutes les mains se tendirent vers le Canadien qui, au comble de l'émotion, n'abondait pas à rendre raison à tout le monde. A un moment donné, comme la plupart des convives avaient quitté leurs places et se pressaient autour du vainqueur et de ses deux amis, Olivier entendit distinctement une voix qui murmurait à ses oreilles :

« Le consul de Russie est affilié à la société des Invisibles. »

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir ; il se retourna vivement, mais ne vit autour de lui que des gens qui, la coupe à la main, criaient : « Vive la France ! vive Dick Lefaucheur ! »

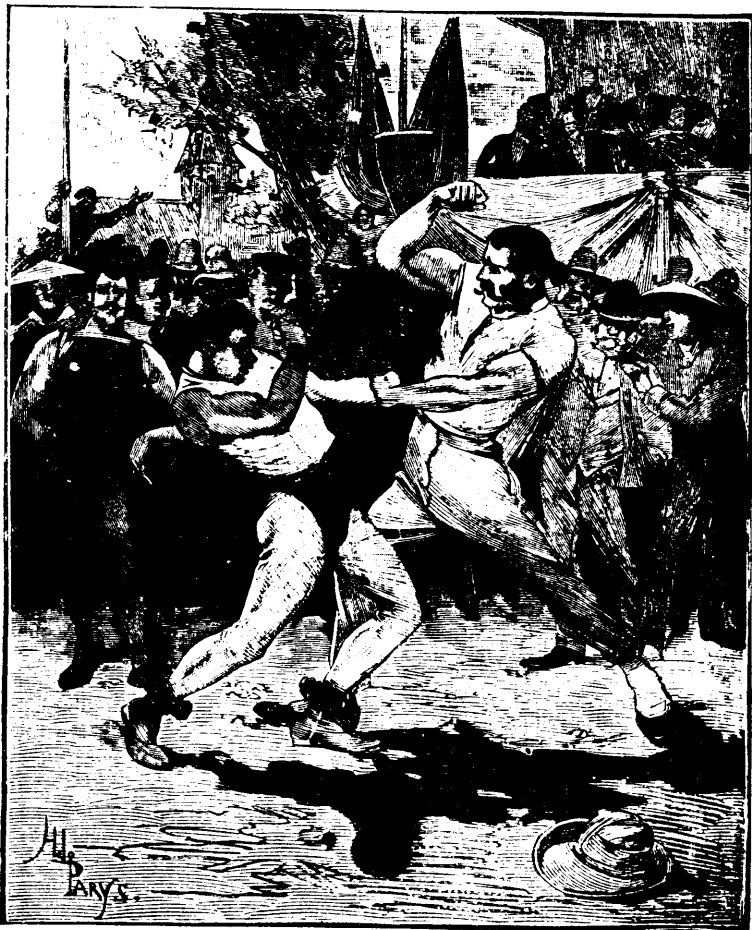
Comme il songeait à M. Fungal, il aperçut le policier diplomate qui, à l'autre extrémité de la salle, causait tranquillement avec le consul général

d'Amérique ; ce n'était donc pas de lui qu'émanait la singulière confiance qu'il venait de recevoir.

Dick était à ce moment tellement entouré, qu'Olivier ne put lui faire part de suite de cet incident. Il y avait cependant intérêt qu'il fût averti le plus tôt possible. Instinctivement le jeune comte sentait que ses ennemis devaient tramer quelque chose, et le moment était propice, car ces derniers pouvaient naturellement penser qu'au milieu de l'enivrement de la victoire et du banquet qui avait suivi, le comte d'Entraygue et ses amis allaient, pendant quelques heures au moins, se relâcher de leur vigilance.

Il s'en ouvrit immédiatement à Laurent, qui fut d'avis que la situation était grave. La présence de M. de Fungal le rassurait cependant un peu, car les renseignements constants qu'il faisait parvenir aux trois amis prouvaient qu'il n'avait pas perdu son temps depuis son arrivée à Melbourne. Mais Olivier lui fit observer avec raison que, quelque grande que fût sa perspicacité, ce n'était pas dans huit jours, et dans un pays si nouveau pour lui, qu'il pouvait être au courant de toutes les machinations des Invisibles.

— Au surplus, ajouta le jeune homme, il faut absolument que je lui parle ; qu'il me dise ce qu'il sait déjà des secrets de la ténébreuse association qui me poursuit ; ce qu'il a appris également pendant son séjour en Russie. Et cette commission dont il s'est chargé pour moi, comment n'a-t-il pas encore trouvé l'occasion de me faire tenir ce qu'on lui a confié ? Puisqu'il est ici, Laurent, tu vas aller le trouver et lui communiquer mes désirs, il faut qu'il trouve moyen de nous donner rendez-vous, sans exciter les soupçons... Sois prudent et reviens me faire part de sa réponse.



Le combat : Tom Powell et le Canadien

Pendant qu'Olivier se rapprochait de Dyck, afin de profiter du premier moment favorable pour lui communiquer la grave nouvelle qu'il venait de recevoir, Laurent, de son côté, se dirigeait vers la partie de la salle où se trouvait M. de Fungal. Le policier, qui, sans en avoir l'air, ne perdait rien de tout ce qui se passait, comprit immédiatement le but de cette manœuvre ; pour la rendre plus naturelle, il s'écria, comme s'il venait seulement de s'apercevoir de la présence de Laurent :

— Tiens ! mon compagnon de l'*Evening-Star* ! — c'était le nom du steamer qui les avait amenés à Melbourne. M. Laurent, propriétaire de mines en Australie, M. Forbes, consul général des Etats-Unis, fit-il en présentant les deux hommes l'un à l'autre.

Tous deux échangèrent un salut et une poignée de main à l'américaine.

Après quelques paroles banales sur les événements du jour, le consul américain, pensant que les deux personnages pouvaient avoir à causer ensemble, s'éloigna discrètement, et M. de Fungal dit rapidement à Laurent :

— Pas une parole, pas un geste ! Les Invisibles sont en nombre ici ; je suis sur une piste... ils doivent tramer quelque chose de grave... je le saurai avant demain... surtout, soyez prudents : ils ne se doutent pas de ma véritable qualité... mais ils surveillent toutes vos connaissances...

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)